

ANGOISSE ET FANTASME

Roland Chemama

Dans la newsletter de l'Association j'ai fait porter, comme titre de mon intervention, *Angoisse et fantasme*. C'était pour simplifier. En réalité je partirai d'Autre chose. De quoi ? Eh bien de cela précisément : Autre chose.

Je vais m'expliquer là dessus. Mais je le ferai en reprenant un ou deux points de l'exposé de Bernard la dernière fois. Vous verrez que tout à l'heure j'en viendrai à la question de la castration, dont Christiane a fort bien traité la dernière fois, mais pour l'instant donc je partirai de l'exposé de Bernard. Et alors je dirai que Bernard, en commençant à faire l'histoire de la formule du fantasme, $\$ \diamond a$, nous donne l'occasion de nous interroger, beaucoup plus fondamentalement encore, sur les lignes de force du questionnement de Lacan. Et donc avant qu'il ne poursuive son exposé, qui n'était pas achevé, je voudrais reprendre une ou deux questions qu'il a posées, et en faire mon propre point de départ.

Vous vous souvenez sans doute que Bernard, à un moment donné, nous a dit ceci, je le cite : « la question est : pourquoi Lacan a-t-il été obligé de passer de a , image de l'autre, à a , ce qui n'est justement pas dans l'image de l'autre ». Cette transformation, rappelle-t-il, se glisse dans le séminaire *Le désir et son interprétation* sans que nulle part Lacan ne nous mette en garde sur ce changement. Dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, dans les formules que Bernard nous a présentées, le désir prend déjà appui sur la relation entre sujet et a , mais ce a , c'est à l'époque le petit autre ; et donc au fond qu'est ce qui fait que Lacan n'en reste pas là ?

Pour nous, bien sûr, ça semble une question bien dépassée. Nous n'imaginons même pas de concevoir le désir autrement qu'à partir de l'objet a . Mais pour ma part je trouve qu'on gagne toujours à ne pas prendre les choses comme allant de soi. Nous demander ce qui conduit Lacan à emprunter le chemin qui est le sien ça peut nous aider à saisir ce que nous pouvons en faire nous-mêmes. Et donc, effectivement, qu'est-ce qui amène Lacan à s'engager dans une voie où il va passer de l'autre imaginaire à l'objet a ? Je vais continuer là dessus à suivre un peu Bernard, je vais même insister sur un des points qu'il aborde, mais vous verrez que je proposerai une petite nuance.

En fait Bernard interprète l'écriture des diverses formules du séminaire *Les formations de l'inconscient*. Il dit la chose suivante : « l'idée féconde de tout ça, c'est que le moi donne l'exemple d'une solution. La matrice de sa défense fondamentale contre le manque à être qui marque le sujet du langage, cette matrice des solutions c'est « se prendre pour autre chose ». C'est banal, dit-il. L'animal humain, c'est un animal qui se prend pour autre chose. Eh bien il en sera de même pour le sujet en détresse face au désir de l'Autre. Et alors, ajoute-t-il, c'est cette autre chose qui va être supportée par différentes choses. L'autre imaginaire dans un premier temps, puis un objet en soustraction de cette image.

Bon. Pour ma part je crois qu'il nous faut dire qu'il y a à la fois, entre ce qui se passe pour le moi d'un côté, pour le sujet de l'autre, analogie et rupture. Le mode de pensée de Lacan, ce serait le suivant : Déjà le moi se constitue à partir de l'autre, à partir d'une image qui même lorsqu'elle est la sienne est en même temps un peu autre. Eh bien, pour penser le sujet, il faut aller beaucoup plus loin. Il faut concevoir un tout autre statut de l'Autre, statut qui est tel que l'analogie, tout en étant éclairante, ne tient pas tout à fait.

Il se trouve qu'il y a chez Lacan, l'année des *Formations de l'inconscient*, une page qui concerne la dimension d'Autre chose, telle que peut la vivre, l'éprouver, le sujet humain. C'est un texte qui m'avait toujours arrêté. Pas au sens où certains textes nous arrêtent du fait de leur difficulté, ou de leur complexité conceptuelle. C'est un passage où Lacan évoque une dimension qui lui paraît essentielle. Mais il l'évoque à partir d'un vécu si quotidien, et en explicitant si peu ce qu'il lui trouve, à ce vécu, qu'on peut être assez décontenancé. Pour ma part, en tout cas, c'est un texte qui m'a toujours fait une impression d'étrangeté.

Alors je vais essayer de vous résumer ce texte, en en détachant quelques phrases. C'est à la fin de la leçon du 15 janvier 58, donc deux mois avant la leçon dont sont extraites les formules que nous a citées Bernard. Dans notre édition c'est à la page 199. Lacan, dans ce texte, évoque la dimension essentielle qui est celle d'Autre chose. Il dit ça comme ça, simplement. Et puis il évoque plus précisément, le *désir* d'Autre chose. Peut-être pour l'instant, dit-il à son auditoire, ressentez-vous le désir d'aller manger une saucisse plutôt que de m'écouter. Mais « de quoi qu'il s'agisse » (vous pouvez désirer ceci, ou cela) ce que Lacan interroge c'est « le désir d'autre chose comme tel ». Et donc vous voyez, dans cette « Autre chose », ce dont il s'agit, c'est ne pas mettre l'accent sur tel contenu particulier, fût-ce d'ailleurs pour l'interpréter (la saucisse...) mais sur le simple fait qu'il s'agit d'un désir Autre.

Et puis, dit-il, cette dimension n'est pas uniquement présente dans le désir. La veille, par exemple... Alors ça on ne s'y attend pas. En quoi le fait de veiller nous rapprocherait-il d'une dimension Autre ? Les explications passent par Freud et par Nietzsche. Freud qui, dans son étude sur Schreber, évoque un chapitre du *Zarathoustra*, celui qui s'appelle « Avant le lever du jour ». Il vous faut donc aller au texte de Nietzsche, lire quatre pages où celui-ci s'adresse à la fois au soleil et à un compagnon avec qui il a en commun le soleil – mais cela *avant* le lever du soleil. Quant à Freud, que vous irez lire ensuite, il dit d'abord, dans le passage considéré, qu'un de ses malades, qui avait perdu de bonne heure son père, cherchait à le retrouver dans tout ce qui, dans la nature, est grand et sublime. « Je compris grâce à lui, ajoute-t-il, que l'hymne nietzschéen « avant le lever du soleil » exprime sans doute la même nostalgie ».

Mais, vous voyez, il me semble que si on suit Lacan, l'important, ce n'est pas forcément le père, ni d'ailleurs le soleil, c'est que le soleil n'est pas encore levé. Je le cite : « avant le lever du jour, est-ce à proprement parler le soleil qui va apparaître ? C'est Autre chose qui est latent, qui est attendu dans le moment de veille ». Il me semble que Lacan ajoute ici quelque chose : l'altérité comme telle. Mais en même temps il fait crédit à Freud d'avoir déjà repéré cette dimension. Cette référence de Freud à Nietzsche, dit-il, « c'est bien le type de notations qui nous révèle à quel point Freud vivait dans cette Autre chose ».

Je passerai plus vite sur ce que Lacan peut encore évoquer dans ce passage : la claustration, le fait que quand un homme arrive quelque part, forêt vierge, désert, il commence par s'enfermer, il s'établit à l'intérieur. Mais ce n'est pas seulement une notion d'intérieur et d'extérieur. Il s'agit encore une fois de ce qui est Autre comme tel.

Et puis alors la peur. « *C'est absurde, dit Lacan, de limiter la fonction de la peur à ce qu'on appelle une relation avec un objet réel* » – et ça je vous le cite parce qu'il me semble que ça ouvre un chemin vers l'angoisse.

Et puis aussi l'ennui. On voudrait, dit Lacan, Autre chose. Avec une remarque qui peut paraître triviale, mais nous y reviendrons – en tout cas je cite – on veut bien manger de la merde, mais pas toujours la même !

Et enfin il y a les manifestations de la présence de l'Autre chose en tant qu'elles sont institutionnalisées, les formations collectives, la régularité, et donc là encore l'ennui. Lacan, remarquez bien, est sensible au fait que son auditoire risque de ne pas comprendre où il veut en venir. Encore une citation : « *Vous pourriez*

croire que tout d'un coup je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme, vous voyez ça : le désir, la claustration, la veille. J'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais ! Pourquoi pas ? L'ennui, où est-ce qu'il va, où est-ce qu'il glisse ? »

Alors est-ce romantisme, est-ce prière ? Assurément non. Lacan cherche à rendre sensible à la dimension d'Autre chose. Est-ce qu'il s'agit simplement du grand Autre ? Je vais y venir dans un instant. En tout cas c'est à propos du grand Autre que les anti-lacaniens ont évoqué une dimension mystique. Comme si l'Autre, avec un grand A, ça avait une dimension religieuse. Comme si c'était un autre nom de Dieu. Il me semble qu'il faut plutôt soutenir le contraire. L'homme, peut-être parce qu'il parle (et Lacan dans ce texte fait aussi allusion à son analyse de « la paix du soir ») l'homme, donc, peut avoir idée d'une dimension Autre. Et souvent, pour essayer de dire cette dimension, il divinise ce dont il a l'intuition. Mais dans son principe l'Autre est laïc.

Est-ce que vous allez penser que je suis très loin de nos questions ? Je ne le serais que si Lacan lui-même divaguait. Romantisme ou mystique. En réalité je pense qu'on peut très bien prendre tout cela à partir de la pratique analytique. Après tout si Freud était sensible à la dimension d'Autre chose c'est sans doute du fait de son engagement dans sa pratique. Mais cette dimension les analystes (disons les post-freudiens) l'oublie. Ils rabattent tout sur les coordonnées de notre monde usuel, là où dans l'identification imaginaire j'assimile l'autre ou je m'assimile à lui. Et même l'œdipe par exemple : est-ce que les analystes ne risquent pas de l'entendre comme une rivalité avec le parent du même sexe, avec le même donc, sans du tout convoquer la dimension de l'Autre. Les analysants eux, nous percevons souvent qu'à tel ou tel moment de leur analyse ils peuvent devenir sensibles à cette dimension, à condition bien sûr que nous ne leur fermions pas la voie vers elle.

Maintenant encore un dernier mot. Je me suis demandé il y a un instant si Lacan était en train de parler, tout simplement, du grand Autre. Enfin tout simplement, vous savez que ce n'est pas si simple et que ce terme a successivement rempli plusieurs fonctions différentes. Mais là je dirai qu'il ne s'agit pas encore de cela. Il s'agit justement d'une intuition qui expliquerait à la fois :

- 1 la nécessité de passer du « petit autre » imaginaire au grand Autre, mais aussi,
- 2 la nécessité de passer de *a* image de l'autre à *a* qui ne fait pas partie de l'image, ce qui deviendra donc l'objet *a*, et qui est ici au moins annoncé à travers la référence à cette merde pas toujours la même que son auditoire peut désirer ...

Au fond, ce qu'il me semble, c'est que nous avons là quelque chose comme une intuition fondatrice, à la fois très simple et très complexe, sans laquelle on ne peut s'introduire à ce qu'amène Lacan. Et comme cette intuition implique des coordonnées essentielles pour le fantasme, l'objet, mais aussi le grand Autre, vous me pardonneriez ce détour.

Il y a un autre point qui m'avait interpellé dans ce qu'avait amené Bernard, mais sur ce second point je serai bien plus bref. Bernard avait cité la leçon du 12 novembre 58, et plus précisément ce que dit Lacan du fantasme par rapport à la détresse du sujet. Là dessus c'est Bernard que je vais citer : « Lacan nous donne un aperçu sur la fonction qu'il voit au fantasme, à savoir parer à la détresse du sujet dans sa relation au désir de l'Autre ». Or ça ne va pas de soi cet usage que fait Lacan, ici, du terme de détresse. Détresse ça correspond au terme allemand *Hilflosigkeit*. Mais comment est-ce que Freud utilise ce terme ? Évidemment cela peut varier selon les textes. Mais le plus souvent, qu'il s'agisse du nourrisson ou de l'adulte il me semble que la détresse est liée au risque que l'Autre ne réponde pas à l'attente. C'est assez net en ce qui concerne le nourrisson, qui dans son impuissance dépend de la mère ; mais c'est aussi particulièrement le cas, par exemple dans *Inhibition symptôme et angoisse*, en ce qui concerne l'adulte. Ce qui ici provoque la détresse c'est le risque de perte ou de séparation. En somme la détresse serait toujours liée à un risque d'absence, ou de présence insuffisante, alors que la détresse devant le désir de l'Autre, on a quand même l'impression que c'est liée à un trop de présence, à un Autre envahissant. Je crois qu'il faut souligner ici un déplacement opéré par Lacan à partir de Freud. Et je le crois d'autant plus que l'état de détresse est le prototype de la situation génératrice d'angoisse, et que sur l'angoisse, que je vais aborder à présent, on va trouver un déplacement de même type.

Pourquoi cependant est-ce que je vais vous parler de l'angoisse ? C'est qu'il est peut-être intéressant d'aborder le fantasme en le considérant comme une façon d'éviter l'angoisse. En tout cas dans son séminaire sur *L'angoisse* (5 décembre 1962, p. 60), Lacan nous dit que ce qui sert le mieux au névrosé à se défendre contre l'angoisse, c'est le fantasme. Eh bien, il me semble qu'interroger cette fonction c'est tout à fait essentiel pour traiter du fantasme en lui-même.

Donc l'angoisse. J'en ai parlé récemment dans divers lieux. Au Brésil ce qui ne fait pas vraiment double emploi par rapport à ici. Mais aussi au collège d'enseignement pour les analystes en formation. Peut-être certains m'ont-ils

donc écouté dans ce cadre. Je m'en excuse. Sur l'angoisse Lacan va tout de suite à ce que Freud établit assez tardivement. Pour Freud, à partir précisément de *Inhibition symptôme et angoisse*, ce n'est pas le refoulement qui produit l'angoisse (contrairement à ce qu'il avait d'abord pensé) c'est l'angoisse qui produit le refoulement. Et il faut ajouter bien sûr l'angoisse en tant qu'angoisse de castration, angoisse devant une perte, même si celle-ci ne se réduit pas à l'imaginaire d'une mutilation, même s'il s'agit, par exemple, de l'angoisse de ne pas atteindre l'objet de satisfaction. Et c'est donc pour ne pas risquer cette perte, c'est du fait de l'angoisse devant le danger de perdre, que nous renonçons à notre désir, que nous le refoulons.

Alors on pourrait penser que pour Lacan les choses sont totalement différentes. Chez lui l'angoisse n'est pas liée à un manque, mais au surgissement, à la place où il devrait y avoir manque, à la place disons de la castration, de « quelque chose ». Le manque se met à manquer, et c'est ça qui produit l'angoisse. Évidemment Lacan va ensuite préciser les choses, montrer que ce qui vient s'inscrire à la place du $-φ$, c'est l'objet a . Mais on peut aussi prendre les choses d'une manière plus simple, et qui renvoie de façon plus claire à ce que je viens de dire à propos de la détresse. Lacan va en effet se servir, pour introduire sa théorie de l'angoisse, d'un type d'analyse qui fonctionnait déjà au moins depuis le séminaire 4, à propos du petit Hans.

Dans ce séminaire en effet Lacan reliait la phobie de Hans, non pas à une crainte du père, mais à une certaine carence du père, au fait que la castration ne sépare pas l'enfant, d'une manière assez nette, du désir de la mère. Eh bien c'est ce qui resurgit dans le séminaire sur *L'Angoisse*, à la fin de la leçon du 5 décembre 1962. « *Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, dit-il, c'est [...] quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos* ». Vous voyez que c'est là qu'on est le plus proche d'une détresse en relation avec le désir de l'Autre, et qu'il y aurait la possibilité d'aller directement de cette détresse ou de cette angoisse jusqu'au fantasme conçu comme défense.

À Curitiba, cependant, et au collège, j'avais cru devoir faire une remarque. Est-ce que vraiment l'approche lacanienne et l'approche freudienne sont tellement opposées ? Au fond je ne le pense pas. Chez Freud c'est l'angoisse de castration qui produit le refoulement. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Après tout si castration était vraiment assurée pour le sujet, si en quelque sorte elle avait eu pleinement lieu, si elle s'était opérée de façon complète, pourquoi le sujet serait-il angoissé ? Il me semble plutôt que, dans une circonstance

qui évoque la perte qu'aurait du être la castration, le sujet va percevoir, plus ou moins confusément, qu'il n'est pas sûr que l'opération se soit opérée de façon complète. Et alors peut-être qu'une des façons de dire les choses, en retournant à Freud à partir de Lacan, ce serait de lier l'angoisse à ce que j'appellerai une castration partielle, ou encore, inversement : le manque de la castration est partiellement suturé. Est-ce si loin de l'idée de « quelque chose » qui viendrait occuper la place normalement creusée par la castration, par $-\varphi$?

Ce que j'essaie d'introduire ici, il me semble que nous en voyons chaque jour des illustrations cliniques. Cette idée d'une castration qui n'opère pas pleinement, nous y sommes sans cesse confrontés dans notre pratique, et cela d'une façon assez complexe, puisqu'il n'est pas toujours facile de savoir ce qui angoisse vraiment tel ou tel sujet. Veut-il être débarrassé de l'objet auquel il aurait dû renoncer, et que les particularités de son histoire ont laissé présent, ou partiellement présent ? Ou alors est-il angoissé parce qu'il a l'espoir de garder ce qui reste, et qu'il craint donc de perdre. Je dirai que dans ma pratique c'est une question que je rencontre souvent. Peut-être d'ailleurs le sujet est-il angoissé du fait qu'il se situe entre ces deux positions, qu'il est en quelque sorte clivé entre ces deux positions.

Alors une parenthèse : bien sûr certains ont très bien vu qu'une fois de plus je me réfère à la théorie freudienne du clivage, formulée notamment dans le texte sur le fétichisme, texte où Freud nous parle de sujets qui d'une certaine façon ont reconnu la castration, mais qui en même temps la dénie. Il y a pour eux clivage, et c'est à un clivage que renverrait l'idée d'une castration partielle. Mais me direz-vous, est-ce qu'il est très utile de reprendre une fois de plus ce type d'analyse ? Je crois que oui. Précisément pour comprendre que si l'angoisse peut renvoyer à un clivage, si elle implique à la fois castration et négation de la castration, peut-être l'angoisse par elle-même pousse-t-elle à tenter d'éviter l'angoisse. En somme l'angoisse inclut la tentative de se défendre contre l'angoisse, et si cette défense c'est le fantasme, cela accentue le lien entre angoisse et fantasme.

Je suis ce matin très abstrait. Je suis désolé, je n'ai pas pu prendre ces choses à partir d'un cas. J'en viens cependant à des illustrations, mais elles me sont fournies par deux lectures littéraires de Lacan. Ces deux lectures, dont la seconde est à peine une indication, elles se trouvent dans la dernière leçon du séminaire sur l'identification. C'est une leçon où Lacan anticipe sur ce qu'il va traiter l'année suivante, à savoir l'angoisse, mais aussi, du même coup,

introduit la question du fantasme. Or dans cette leçon il se réfère à deux textes littéraires bien différents, un de Blanchot, et un de Klossowski. Des textes bien différents, mais ça ne l'empêche pas de dire de Blanchot que c'est celui « *qui a été incontestablement plus loin que quiconque [...] dans la voie de la réalisation du fantasme* », et de Klossowski que ses œuvres « *convergent avec ce chemin de la recherche du fantasme tel que nous l'avons élaboré cette année* ». Alors c'est ce rapprochement, et je dirai presque cette tension, qui va le plus m'intéresser pour avancer sur le fantasme. Peut-être d'ailleurs faudrait-il remonter un peu plus haut. Dans ce chapitre auquel je me réfère, Lacan a abordé, une fois de plus, la question de l'objet *a* en termes topologiques. L'objet *a*, il se trouve découpé sur le cross-cap (Lacan parle d'une énucléation de l'objet), et c'est à condition qu'il soit découpé que le monde entier donne, dit-il, l'illusion d'être un monde. Un monde, disons, en tant que nous y trouvons un sens, que nous nous y reconnaissons, un monde qui ne nous tourmente pas trop. Avec ceci tout de même, c'est que l'analyse ne peut opérer sans qu'à certains moments cet objet ne se profile d'une manière plus proche. Et cela dit assez qu'une analyse ne peut éviter constamment l'angoisse.

Il y a cependant une autre pratique, l'écriture, disons la pratique de la lettre, qui peut faire sentir ce que serait cet objet qui, si nous le rencontrions, ne pourrait provoquer que l'horreur. Et c'est pour parler de cette horreur que Lacan cite Blanchot, et plus précisément Thomas l'obscur, la deuxième version de ce petit récit où à un moment donné Blanchot présente Thomas assis devant un livre. Nous disons parfois « absorbé par sa lecture ». Nous le disons sans nous en effrayer. Mais Thomas, lui, il est auprès de chaque signe dans la situation où est le mâle quand la mante religieuse va le dévorer. Les mots l'observent, et il craint d'en être dévoré. Ce serait le cas de se souvenir que l'objet *a*, ce peut être aussi bien la lettre, ce qui a chu de la chaîne signifiante et qui a pris une valeur réelle. En tout cas, à un moment donné, Thomas se sent mordu par « ce qui lui semble être un mot mais ressemble plutôt à un rat gigantesque ». Ce rat il voudrait le dévorer, mais en même temps il s'arrache les yeux pour y faire entrer cette bête. Bon je passe sur tout cela, parce que vous le citer ainsi, par fragments, c'est sûrement bien décevant par rapport à une lecture de tout le passage.

On pourrait cependant relever bien des choses. D'abord que c'est à travers les lettres et les mots, des mots qui dans l'écriture prennent une densité particulière, que Thomas s'approche de cet objet qui est l'objet *a*, mais aussi la Chose.

Ensuite que cet objet a à voir avec le regard et avec l'oralité. Enfin qu'il y a une sorte de réversibilité entre Thomas et le rat (dévorer et être dévoré, mais il dit aussi à un moment donné que ce sont les mots qui le lisent).

Alors est-ce là une approche de l'angoisse ? Je dirai plutôt que l'angoisse, c'est ce qui nous fait pressentir la dimension d'horreur qui peut être liée au surgissement de l'objet, objet de désir, mais aussi, comme ce sera de plus en plus clair chez Lacan, objet de jouissance. Et donc l'angoisse intervient quand, de cet objet, on s'approche un peu trop près, et quand on peut percevoir, par exemple, qu'à travers sa réversibilité, l'angoisse a rapport avec la jouissance de l'Autre. Mais là précisément on s'arrête, alors que dans le texte de Blanchot tout se passe comme si on pouvait aller un peu au-delà.

Alors vous me direz l'angoisse, soit. Mais en quoi tout cela peut-il concerner le fantasme. Le sujet fantasme qu'« un enfant est battu », mais peut-il vraiment élire comme objet de son fantasme un rat dévoreur. Vous noterez que notre clinique ne l'exclut pas. Le récit du supplice aux rats, chez *L'homme aux rats*, c'est présenté comme un récit fait par le capitaine cruel, mais il a sans doute pris, chez le docteur Lehrs, une valeur particulière, puisque Freud dit que lorsque celui-ci en parle son expression évoque « l'horreur d'une jouissance de lui même ignorée ». Alors est-ce que le fantasme ne renverrait pas, plus souvent qu'on ne le pense, à une telle jouissance ?

Dans la phrase que je vous ai citée, où Lacan dit de Blanchot que c'est celui « qui a été incontestablement plus loin que quiconque [...] dans la voie de la réalisation du fantasme », je soulignerai le terme « réalisation ». D'une certaine façon le fantasme renvoie au réel, disons au moins à l'impossible, sous la forme, souvent, de l'insoutenable.

Je dois d'ailleurs, avant de quitter Blanchot, faire une parenthèse. C'est que le texte même qui rendrait le plus présent l'objet serait en même temps celui qui ferait percevoir à quel point il est hors d'atteinte. Cela Blanchot y est sensible. Dans les chapitres qui suivent, il parle de l'étrange relation qui rapproche, mais surtout sépare, Thomas et une femme nommée Anne, celle-ci pouvant lui dire, par exemple : La seule possibilité que j'aurais de diminuer la distance qui nous sépare serait de m'éloigner infiniment.

Je ne voudrais cependant pas en rester à Blanchot. Dans le paragraphe qui suit son évocation de Blanchot, Lacan cite, comme je vous l'ai dit, un autre écrivain dont les œuvres, selon lui, convergent avec la sienne à propos du fantasme.

Cet écrivain c'est Klossowski. J'irai plus vite là dessus, parce que j'en ai déjà parlé il y a assez longtemps. Vous pourrez trouver cela dans *Éléments lacaniens pour une psychanalyse au quotidien*, et plus précisément dans un article intitulé « le tiers jadis et naguère ».

Si Klossowski m'intéresse ici, c'est qu'il peut nous introduire à un second versant du fantasme. Si celui-ci a bien rapport avec l'objet *a* comme réel, ne serait-ce que par ceci qu'il l'évoque tout en l'évitant, le fantasme klossowskien nous montre davantage les chemins possibles de cet évitement, au sens où l'objet ne disparaîtrait pas, mais deviendrait manipulable, et perdrait donc sa possibilité de provoquer l'horreur, ou même l'angoisse. Et évidemment cet évitement va nous intéresser. Parlant de Klossowski je me réfère en fait à trois de ses livres, une trilogie qui a pour titre général *Les lois de l'hospitalité*, et qui est composée de trois récits, *La révocation de l'édit de Nantes*, *Roberte ce soir*, et *Le souffleur*. Le fantasme qui est développé tout au long de ces livres, celui du personnage principal, du narrateur (dans *La révocation de l'édit de Nantes* il porte le nom d'Octave), c'est celui de prêter sa femme à d'autres hommes. La prêter à l'invité : c'est ça « les lois de l'hospitalité ».

De quoi cependant s'agit-il vraiment ? Dans cette entreprise où apparemment Octave se dessaisit de sa femme, il cherche peut-être à franchir la distance qui, pour lui comme pour tous, sépare le sujet de l'être aimé. Si cette distance, il la représente dans ce qui pourrait être le désir de l'autre, de l'autre homme, en la prêtant il peut s'imaginer à la place de cet autre. Il rêve, dit-il, de « se sentir lui-même l'invité [...] quand il emprunte à l'invité le geste d'ouvrir la porte ». En somme s'il s'identifie avec l'invité la distance avec sa propre épouse serait résorbée. Et celle-ci, d'une certaine façon, lui appartient d'autant plus qu'il la prête. Ce que l'on peut donner n'est-ce pas ce que l'on a ?

Une deuxième remarque ici pourrait concerner le père, qui est présent dans ce fantasme, comme il l'est peut-être dans tout fantasme, mais pour aller vite je laisse ça de côté.

La 3^e remarque, en revanche, est plus importante. Ce qui intéresse particulièrement Octave, ce qu'il cherche à susciter, c'est le regard que l'invité va porter sur sa femme, plus ou moins dénudée. Et là vous percevez le sens de la manœuvre. Le regard, comme tout objet *a*, peut provoquer l'angoisse, ou encore la peur, la gêne, le malaise, quand il apparaît dans le champ perceptif sans avoir été sollicité. Mais ici le narrateur tente de s'en faire le maître,

il l'intègre à une mise en scène, et au fond cela nous fait comprendre ce que dit Lacan lorsqu'il dit que le névrosé, ce qui lui sert le mieux pour se défendre contre l'angoisse, c'est le fantasme.

Et encore cela ne suffit pas. Il faut ajouter : le fantasme en tant que tout fantasme est pervers. Ce n'est pas qu'il faille dire que Klossowski est pervers, ni d'ailleurs qu'il est névrosé, mais il nous enseigne sur tout cela. Il nous enseigne sur le fantasme, et sur la tentative d'éviter l'angoisse.

J'ai été assez long aujourd'hui. Et donc je ne prendrai pas d'exemple tiré de ma clinique. Mais si je devais le faire, ce serait pour me demander de quelle façon la tension que je vois entre la référence à Blanchot et la référence à Klossowski, ne peut pas aider à mettre en place, de façon plus précise, l'articulation, dans chaque cure, entre un imaginaire du fantasme, et le réel qui, dans son inaccessibilité même, le commande. Évidemment ce réel, la plupart du temps, nous ne pouvons que le supposer. Mais si nous ne le faisons pas nous nous laisserions prendre à la perception triviale du fantasme, perception qui n'est tout de même pas celle de la psychanalyse.

Discussion

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Je trouve intéressant de te voir suivre ton fil sur des choses qui reprennent la question du fantasme de façon très radicale. Ce qui fait que je n'ai aucune critique à te faire, malgré ce que tu essaies de dire ! Je serais plutôt demandeuse de précisions.

R. CHEMAMA – On va essayer.

C. LACÔTE-DESTRIBATS – À la fin, sur la question du Réel qu'il y a derrière cela, je me pose beaucoup de questions. D'abord, une question très simple : il semblait évident, quand nous avons commencé à parler du fantasme, que nous parlions de la position de la castration, et tu as très bien repris le mouvement freudien sur l'angoisse qui implique la castration et pas le contraire.

Mais que peux-tu dire de ce qui est très important chez Lacan aussi, et qu'on voit de façon insistante dans la psychanalyse d'enfants par exemple, à savoir la privation et la frustration ? Je veux dire que, dans le séminaire sur *La relation d'objet*, il y a, dans la dernière leçon, la position de l'objet comme réel, et de l'homme qui ne peut que fabriquer du manque, du manque d'objet,

et il me semble que l'intérêt de ce que tu as fait, c'est que tu as essayé de penser comment le fantasme organisait l'imaginaire et le réel. Mais quand Lacan disait « désir d'autre chose », il me semble qu'il constituait simultanément la dimension du grand Autre, et enlevait le C majuscule de Chose, n'est-ce pas ? C'est-à-dire que cela allait ensemble, et quand il disait « désir d'Autre chose », c'est autre chose que *das Ding*. Dans *La relation d'objet das Ding*, c'est le trou dans le Réel, ce n'est pas autre chose, et cela, il le dit dès *La relation d'objet*.

Alors, comment concilier dans la genèse de ce qui va être l'objet petit *a*, les trois dimensions, alors que le fantasme a l'air d'articuler cela uniquement à partir de la castration ?

La deuxième question que je me pose, mais à partir de la richesse foisonnante de ton texte, c'est tout ce que tu disais au début sur le désir, l'attente, etc. Alors, comment va-t-on articuler une dimension que Lacan introduit toujours jusqu'à la fin, la dimension de l'appel, et la dimension différente de la demande qui apparaît dans la structuration du fantasme ? Tu disais « prière » à un moment, n'est-ce pas ?

R. CHEMAMA – C'est Lacan qui a dit ça.

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Oui.

R. CHEMAMA – Qui se demande si on ne va pas lui dire... prière.

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Alors effectivement, il y a toute une tradition mystique qui fait de l'objet ce qui va être de plus en plus inaccessible et ne sera qualifié d'aucune manière. Mais la dimension de l'objet *a*, sera radicalement différente et distincte de cela. Et je crois qu'il vaudrait la peine de montrer comment Lacan, en ne parlant pas de la prière mais en parlant de l'appel, en situant l'appel, aussi par rapport à Heidegger, va distinguer cela. C'est tout ce que je te dirais ; mais en gros ma question, c'est : « le réel là dedans ? ».

R. CHEMAMA – Oui, on pourrait même dire « le symbolique » parce que c'est vrai je laisse forcément de côté – comme tu dis c'est déjà foisonnant ! – des pans de ce que j'aurais à dire ou à mettre en place ; si je voulais écrire une œuvre. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

C'est vrai que là, pour le fantasme, j'ai mis en valeur surtout quelque chose du côté du nouage du Réel et de l'Imaginaire. C'est vrai que ce nouage, on pourrait dire, il s'opère par le Symbolique, c'est bien aussi parce qu'il y a de la parole,

des mots. Sauf que justement, Lacan, là, les aborde à partir non pas de la parole, mais du Réel, donc ça complique encore un peu les choses, mais c'est vrai qu'il faudrait rappeler cette dimension. Il faudrait également essayer d'aller voir du côté du lien entre ce que j'essaie d'aborder, les questions de la privation ou de la frustration, mais là je ne sais pas si je pourrais avoir une réponse tout de suite. Moi, je vais vous dire : il y a par exemple un point que j'avais imaginé à un moment donné développer, pour essayer de faire entendre ce que je voulais dire sur le fantasme, ça aurait été la chose suivante : la première fois que j'ai parlé, je vous ai cité d'ailleurs un texte de Lacan qui est aussi je crois, dans *Les formations de l'inconscient* où il relie « un enfant est battu » au Nom-du-Père, c'est-à-dire, à ceci que c'est le Nom-du-Père, d'une certaine manière, qui vient battre, qui vient marquer l'enfant.

Je me demande quand même s'il n'y a pas plus souvent qu'on ne pense, dans ce qui vaut comme étant principal par rapport au fantasme, quelque chose qu'on trouve ailleurs chez Lacan lorsqu'il parle du Surmoi, plutôt que du Nom-du-Père, et lorsqu'il en parle, en terme de « énoncé divergent », je ne sais pas si c'est divergent, par exemple il en parle à propos... alors je vais me tromper dans mon souvenir, mais d'un homme je crois, de religion musulmane qui du fait d'un énoncé particulier, un peu détaché de la loi, va se trouver avoir une paralysie de la main, c'est ça ?

INTERVENANT – Une crampe...

R. CHEMAMA – Une crampe, hein c'est ça ?

B. VANDERMERSCH – C'est en rapport avec l'idée de vol.

R. CHEMAMA – Et il me semble que ce que je vise plutôt, c'est des éléments de ce genre, c'est-à-dire ce qui aurait valeur de départ pour les fantasmes que nous mettons en place, c'est me semble-t-il plutôt des énoncés de ce type, c'est-à-dire justement qui ne sont pas le Nom-du-Père dans sa dimension de structuration du Symbolique, mais plutôt de ce qui est un peu en biais par rapport à ce qui biaise par rapport au Nom-du-Père c'est une hypothèse ; vous voyez je ne l'avais pas intégrée à mon exposé où il y a déjà beaucoup de choses, mais je vous le formulerais comme ça. Alors, il me semble que tu as un peu opposé le désir *d'autre chose*, où c'est *Autre*, où il y a une majuscule ? Ça vous savez on n'en sait rien ; il dit « Autre chose », alors évidemment peut-être si on le prononce comme ça, on entend qu'on peut mettre une majuscule.

C. L. – Non effectivement on n'en sait rien, mais on peut inventer.

R. CHEMAMA – D'accord, mais « chose » par exemple effectivement, s'il le dit comme ça, on peut se dire qu'il n'y a pas de raison de mettre une majuscule à « chose », donc ce serait assez différent de la Chose,

B. VANDERMERSCH – Il n'y a jamais de raison de mettre des majuscules...

R. CHEMAMA – Y a jamais de raison, bon...

B. V. – C'est une possibilité qui nous est offerte dans notre langue, mais...

R. CHEMAMA – Oui, en allemand, on aurait beaucoup de mal.

B. VANDERMERSCH – Ou en arabe. Il n'y a pas de majuscule par exemple.

R. CHEMAMA – En tout cas, laissons de côté pour la majuscule, mais j'aurais plutôt tendance à dire que le travail de Lacan sur *das Ding*, et ce petit texte qui n'a l'air de rien sur *autre chose*, ce sont deux façons différentes mais parallèles d'essayer de parler quand même du même sujet il me semble, c'est-à-dire d'aborder cette dimension. Je peux me tromper, mais c'est plutôt comme ça que je le vois.

Je vais répondre à la dernière question de Christiane sur l'appel, qui moi me fait penser à la pulsion invocante, je ne sais pas si ça te paraît juste, qui du coup introduit aussi tout de suite la dimension de l'objet il me semble. Tu dis : je me suis référé à la prière, et c'est Lacan qui dit « *vous allez penser que c'est de la prière, mais c'est pas ça* », et effectivement tu dis « ce petit *a*, c'est radicalement différent de l'objet inaccessible tel que le conçoit le sujet qui prie ». Moi ce qui m'amuse davantage, c'est de me dire : est-ce que le sujet qui prie et qui se représente comme l'objet inaccessible selon ce que lui apprend sa religion, n'est pas en train de donner une interprétation à son rapport à l'objet *a* ?

C. LACÔTE-DESTRIBATS – C'est une question !

R. CHEMAMA – Une interprétation ! C'est-à-dire que quand il conçoit cet objet dans la perspective de son appel, pourquoi pas ? Ou en tout cas de sa prière, est-ce que quand même ce n'est pas une façon d'éprouver et de vivre autrement ce que...

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Dieu serait un petit *a* alors !

R. CHEMAMA – Ah je ne sais pas, ou bien un grand *A* ! Mais je crois que ce serait intéressant de travailler la religion.

B. VANDERMERSCH – C'est autre chose en tout cas.

R. CHEMAMA – C'est autre chose et je crois qu'il faut éviter là de trop, comment dirais-je ? de trop...

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Distinguer...

R. CHEMAMA – De trop préciser les choses. Voyez ce que j'ai essayé de faire aujourd'hui, c'est de prendre un point de surgissement de cette attention à cette dimension autre. Ce texte, c'est notre acte de naissance, et simplement après, qu'est-ce que nous en avons fait ? Après, effectivement, nous risquons d'avoir fait un dictionnaire par exemple, alors on distingue l'objet, le grand Autre. Il faut le faire, mais il faut aussi saisir le moment de surgissement où les choses ne sont pas encore complètement fixées...

B. VANDERMERSCH – et mortes...

R. CHEMAMA – et mortes. (*rires*)

P. BELOT-FOURCADE – J'ai une question qui me tient à cœur et qui m'a interrogée dans ce que tu as dit, et qui est importante. C'est-à-dire, quand tu as parlé de cette castration partielle, de ce fantasme archaïque et que tu en as donné une définition, j'ai trouvé que en l'intégrant, en en faisant du clivage, tu réduisais ce que moi j'avais entendu – mais c'est personnel – de ce que Lacan avait fait de ce qu'on appelle la plaque tournante de la phobie. C'est-à-dire, la définition que tu donnes : « cet objet auquel on aurait dû renoncer et l'angoisse de garder ce qui reste », me semble tout à fait une position de phobique, et que ça permet d'élargir, parce que si on tombe dans le clivage, si on tombe uniquement dans le clivage, je ne vois pas comment on envisage *l'autre chose*. C'est-à-dire, dans le clivage on est un peu acculé à des répétitions qui sont un petit peu restreignantes sur la dimension de *l'autre chose*. Et voilà pourquoi j'ai pensé qu'il était plus intéressant – enfin pour mon interprétation, je veux dire la lecture que j'ai de ces passages – d'aboutir à cette plaque tournante de la phobie avec la possibilité d'envisager le fantasme névrotique, et la perversion tout autant. Mais dans ce choix... je ne sais pas si c'est un choix pour un sujet, je ne le crois pas, mais bon, quelque chose de...

R. CHEMAMA – Écoute Pascale, je suis d'accord ! Si j'étais aussi incorrect que je le suis d'habitude, je me saisisais de l'occasion pour te dire que ce serait intéressant que tu nous parles un jour de la phobie dans cette perspective, mais...

C. LACÔTE-DESTRIBATS – ce serait très correct !

R. CHEMAMA – À ceci près que, il me semble qu'on retrouverait à ce niveau-là quelque chose de cette tension que j'essayais simplement de faire sentir, parce que justement, la phobie, dans son rapport à l'objet...

P. BÉLOT-FOURCADE – quand on peut le saisir, dans les cures, on arrive à saisir le moment, il me semble, où un sujet transforme quelque chose qui a été phobique en quelque chose où effectivement ça s'inscrit et ça se sépare, et ça permet au sujet d'avoir une plus grande liberté à ce moment-là par rapport à l'Autre et par rapport au Réel, il est moins piégé.

R. CHEMAMA – D'accord, mais regarde, Pascale, on peut même aller un peu plus loin, parce que tu sais que plusieurs ont souligné la bascule possible entre objet phobique et objet pervers, de la perversion. Il y avait eu dans « Silicet », je sais plus quel numéro...

B. VANDERMERSCH – *Fétichisation d'un objet phobique.*

R. CHEMAMA – Que tout le monde connaît par cœur !

P. BÉLOT-FOURCADE – Moi je l'ai relu il y a pas si longtemps et ça m'a déçue.

R. CHEMAMA – Peut-être.

B. VANDERMERSCH – Ce qu'il en fait après c'est un peu léger, mais...

P. BÉLOT-FOURCADE – mais enfin c'était intéressant quand même.

R. CHEMAMA – Enfin, pour ma part ça m'avait encouragé à développer certaines choses de ce côté-là ; mais tu vois justement, pour se séparer, comme tu viens de le dire toi-même, de cet objet, ce n'est pas rare qu'il puisse être fétichisé, or le fétichisme comporte cette dimension du clivage. Donc c'est vrai que le clivage fige aussi à sa façon les choses, bien sûr, mais ce n'est pas contradictoire de le situer à partir de ce point, et j'ai cité la phobie, quand j'ai parlé de cette dimension *d'autre chose*, en disant : Lacan parle là de peur, mais c'est plutôt de phobie qu'il s'agit.

P. BÉLOT-FOURCADE – C'est-à-dire qu'il s'agirait quasiment que cet objet tombe dans le Réel, soit du Réel... en tout cas, je suis apaisée de ta réponse.

B. VANDERMERSCH – Qu'est-ce que je veux dire ? Un : l'idée féconde que j'avais pensée et sur laquelle tu es parti, donc : se prendre pour autre chose ; mais évidemment quand tu as commencé à en parler, il y avait les deux voies,

la voie donc de se prendre dans l'imaginaire, et puis la voie du fantasme, où ce n'est plus tant « se prendre » pour *autre chose*, que « se faire ». Se faire chier, se faire sucer, se faire... C'est la pulsion qui vient alors, et dans le « se faire », peut-être qu'il y a une dimension plus réelle, symbolique, enfin, ce n'est pas simplement : « tu veux voir quelque chose, vois ça ! », c'est plus complexe, enfin le fantasme est plus complexe.

Donc ça c'est une première chose. Alors je suppose que tu t'attends, après avoir parlé de castration partielle, à ce que j'arrive avec la censure topologique, de même quand on va parler de forclusion partielle ! Mais bon... Qu'est-ce que ça veut dire qu'une castration partielle ? Hein ? C'est coupé, mais c'est...

R. CHEMAMA – c'est comme le petit doigt !

B. VANDERMERSCH – C'est comme *L'homme aux loups* : tout d'un coup, c'est comme une hallucination, voilà que son doigt a été coupé, et il ne tenait plus que par un bout, c'est un détail qu'on omet tout le temps.

R. CHEMAMA – Non pas forcément.

B. VANDERMERSCH – Qu'on omet tout le temps, je veux dire, puisqu'on le voit comme le retour dans le réel de la castration, à savoir que la castration serait forclosée, or justement, le doigt, il tient par un bout, pourquoi ? Si c'est vraiment la forclusion de la castration, pourquoi le doigt n'est-il pas par terre ? Pourquoi reste-t-il accroché par un bout ? Autrement dit, il y a là une difficulté, parce que, topologiquement, si tu coupes à moitié, ce n'est pas coupé du tout ; ou c'est coupé ou ça n'est pas coupé ! Et d'ailleurs quand tu dis : tu « le raccroches au clivage », le clivage, ce n'est pas une castration partielle, c'est une position divisée.

R. CHEMAMA – Divisée par rapport à la castration.

B. VANDERMERSCH – Par rapport à la castration totale, c'est-à-dire, « elle ne l'a pas, je le sais très bien, et en même temps elle en a un qui n'est pas du tout partiel, qui est le fétiche ». Mais c'est le sujet qui est – enfin le moi plutôt quand Freud en parle – qui est clivé, et c'est pourquoi je pense que nous avons déjà assez d'obscurité dans nos concepts pour ne pas les opacifier par du « plus ou moins » ; un petit peu castré, mais pas trop... cette pente là qui était la pente freudienne, pour s'en sortir, comment ça se fait que ça allait partir par ici ou par là ? Il y avait un peu plus de libido de ce côté-là que de l'autre. On sent bien que c'est là une facilité.

Alors maintenant, il y a une difficulté que je pense énorme, avec la question du Réel : pourquoi le surgissement du Réel devrait-il faire horreur ? Pourquoi, alors que par ailleurs, on sait très bien que le Réel, c'est aussi ce qui vient faire butée à l'emprise du Symbolique sur le sujet. Ce qui est effrayant, dans notre univers qui est d'abord l'univers du langage, c'est que le sujet est aux prises directement avec le signifiant et que sa condition est d'abord d'être soumis *immédiatement* au signifiant. Heureusement qu'il y a du Réel, c'est-à-dire de l'impossible, pour qu'il ne soit pas totalement le jouet de l'Autre, totalement manipulé par le signifiant, qu'il ne se contente pas de répéter, qu'il ne soit pas une simple machine automatique, un pur automatisme mental, et qu'il y a une zone d'impossible ...

Alors il y a quelque chose d'étrange dans notre conceptualisation, c'est que plus on veut serrer les choses d'un côté, plus elles arrivent de l'autre côté. Et pour moi le Réel est une des notions à la fois les plus extraordinaires que Lacan ait apportée en tant que distincte du Symbolique et de l'Imaginaire, mais en même temps, et on le voit avec les « Nom-du-Père » aussi, une notion extrêmement difficile à attraper. Je ne sais pas si c'est l'histoire de Thomas et de son ...

R. CHEMAMA – son rat ...

B. VANDERMERSCH – et de son rat, bon y a une jouissance là-dedans aussi ! Qu'est-ce qu'on va faire devant un texte comme ça ? Ou on s'en régale, ou ...

R. CHEMAMA – ou il se régale de nous ?

B. VANDERMERSCH – Ou il se régale de nous ! Et est-ce que c'est vraiment horrible ? Et qu'est-ce qui déclenche l'horreur ?

R. CHEMAMA – Oui, non, moi je ne dirais même pas que c'est horrible, ça fait entrevoir ... non, vas-y continue.

B. VANDERMERSCH – C'est une question. Je n'ai rien de plus à dire. D'ailleurs je trouve que ton parcours est tout à fait intéressant, et, comme dirait Christiane, un peu foisonnant, mais quand même, il y a des idées directrices. Alors ça m'embêterait que ce travail en vienne à l'idée de castration partielle, voilà !

P. BÉLOT-FOURCADE – Parce que pour achever ta question, j'ai plutôt, quand tu as dit castration partielle, pensé fantasme archaïque, et donc tu vois on peut dire que si c'est une plaque tournante, la phobie, c'est un moment de construction du fantasme, et donc ce qu'on peut appeler un fantasme archaïque, enfin une archaïsation, et c'est pour ça que castration partielle, je l'ai pas repris complètement,

mais comme mise en place, fabrication du fantasme... enfin toi de ce que tu as pointé comme clivage et que j'aurais aimé que tu reprennes.

R. CHEMAMA – D'accord, juste avant d'essayer de répondre un peu à Bernard, deux mots sur fantasme archaïque, comment dire ? le fantasme archaïque tel que tu l'amènes au niveau de la phobie ?

P. BÉLOT-FOURCADE – Oui, oui, les propositions que tu as décrites, c'est-à-dire cet objet auquel nous devons renoncer, et l'angoisse de garder ce qui reste.

R. CHEMAMA – Le vœu aussi de garder ce qui reste, mais qui peut être aussi angoissant mais moi peut-être que j'entends fantasme archaïque encore autrement, c'est-à-dire sur la nécessité de s'interroger sur, et qui justement ferait reprendre la question de l'horreur, sur quelque chose par quoi l'objet phobique ne serait pas simplement un signifiant, mais aurait rapport avec, avec quoi ? Ah oui, un réel, c'est vrai que ça reposerait la question du Réel. Je vais plutôt essayer de reprendre plutôt les choses à partir de ce que tu dis, Bernard, parce que je suis bien ennuyé que la topologie ne s'accorde pas avec ce que j'essaie de décrire.

B. VANDERMERSCH – Enfin tu peux ouvrir un chapitre nouveau... parce qu'après tout, rien n'interdit de combiner la position topologique pure et dure, à savoir que même si ça ne tient plus que par un cheveu ça reste en continuité, et la dimension imaginaire de la chose, qui fait que quand ça ne tient plus que par un cheveu, ça fout les boules quoi !

R. CHEMAMA – Alors si je comprends bien, quand tu as dit justement que si ça tient quand même par un cheveu, tu dis ça veut dire que la castration n'est pas absolument forclos ?

B. VANDERMERSCH – Non je ne dis pas ça, je dis : c'est étrange qu'on n'ait jamais insisté sur le fait qu'on dit d'un côté que c'est forclos et que de l'autre côté ce qui surgit dans le Réel de ce qui devrait être forclos, c'est une castration... pas tout à fait accomplie.

R. CHEMAMA – Bon, donc, si tu veux, sur le plan descriptif, tu es d'accord avec le fait qu'il faudrait trouver quelque chose qui ne soit ni à proprement parler la forclusion, ni son absence ?

B. VANDERMERSCH – Que la dimension en tout cas purement topologique ne suffit peut-être pas à rendre compte de la subjectivité humaine, dans la mesure où il y a pas simplement que cette...

R. CHEMAMA – Il va loin !

B. VANDERMERSCH – Non, mais oui, c'est d'ailleurs une des suites de l'exposé que je vais faire : il y a la dimension de l'imaginaire qui est là, et la dimension du spéculaire qui est intrinsèquement liée à la métrique. L'imaginaire spéculaire, notre image, a une certaine dimension, il y a du grand, du petit, du gros, du maigre, du plus, du moins, qui est inéliminable de notre pensée, voilà.

R. CHEMAMA – Mais par exemple si tu veux, qu'est-ce qu'on mettrait en place topologiquement pour rendre compte de cet objet qui vient à la place de $-\varphi$ dans l'angoisse ? C'est-à-dire y a bien un trou, mais il y a quelque chose qui vient ! Comment on le pense topologiquement ? Est-ce que c'est possible ou bien il faut un autre type d'élaboration ? Moi j'insiste beaucoup, puisque tu parles de *L'homme aux loups*, pour parler justement de cette complexité, de ce cas dont on ne sait pas où est-ce qu'il faut le situer cliniquement. J'insiste beaucoup sur le fait que Freud parle de trois courants psychiques par rapport à la castration, dont un seul consiste dans une forclusion. Donc d'un côté il y a forclusion, et d'un autre côté, il n'y en a pas. Et comment est-ce qu'il y aurait une topologie telle que, par exemple, elle pourrait inclure trois types de fonctionnement qui seraient reliés dans un même objet ?

B. VANDERMERSCH – Est-ce que c'est le même objet ?

R. CHEMAMA – Ou bien est-ce que c'est des objets différents ? Tu vois, au fond ça, ça pourrait être intéressant. En tout cas alors, ce que tu dis sur le Réel, ce serait je pense quelque chose qu'il faudrait articuler dans l'exposé, mais notamment quand par exemple Lacan parle de « réalisation de fantasmes » ...

B. VANDERMERSCH – c'est Blanchot.

R. CHEMAMA – C'est Blanchot. Est-ce que ça veut dire par exemple que c'est, même si c'est un texte écrit, quelque chose où, d'une certaine manière, le Réel serait davantage détaché, ou apparent parce qu'il est détaché ? Parce que ce qui, habituellement pacifie le Réel, c'est comme tu le dis, le fait que nous le traitons par le signifiant, ou encore le fait que nous l'imaginariisons. Est-ce qu'on pourrait dire que là dans un texte comme celui-là, il ne s'agit pas de savoir si on en jouit ou pas, mais tout se passe comme si l'écrivain donnait idée de ce Réel ? à travers le ...

B. VANDERMERSCH – Moi, ma question sur le Réel, c'est que, à partir du moment où on le définit comme l'impossible, ça a plutôt quelque chose de rassurant !

R. CHEMAMA – De rassurant ?

B. VANDERMERSCH – Bien oui, ce qui est angoissant dans la phobie du petit Hans, c'est qu'il n'y a rien qui vient arrêter la mère : elle l'emmène dans les toilettes, dans son lit, et le père est là, il le laisse, il le laisse à...

R. CHEMAMA – Mais est-ce que c'est l'impossible qui viendrait rassurer, c'est l'interdit peut-être ?

B. VANDERMERSCH – Mais l'interdit, c'est déjà une symbolisation d'un impossible qui lui, tant qu'il est impossible pur, est inaccessible, même au savoir de l'enfant ; je veux dire que, après tout, quand nous faisons un cauchemar, et que l'Autre vient nous dévorer ou bien qu'il vient peser sur nous, que l'éléphant pèse de tout son poids sur la poitrine, nous ne savons pas que ce n'est qu'un éléphant de signifiants ; c'est-à-dire que l'impossible, il faut qu'il soit symbolisé pour que ça s'arrête un peu ; et d'ailleurs l'interprétation qui va être faite à l'enfant va rapporter son cauchemar, le situer par quelque chose de son propre mouvement, va introduire la dimension du Réel qui arrête là. Ma question est : dans le cauchemar, est-ce le Réel comme tel qui surgit comme impossible, où n'est-ce pas plutôt l'absence d'impossible ? Est-ce que ce n'est pas plutôt que rien ne vient limiter l'Imaginaire [d'une toute-puissance de l'Autre] ?

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Mais la question du fantasme, effectivement on pourrait la situer alors là comme une élaboration de cet impossible. Il y avait une petite chose que je voulais te faire remarquer sur à la fois *Les lois de l'hospitalité* et puis sur le fantasme de *L'homme aux rats*, et grâce à toi, je me suis mise à penser que ce qui était imaginé, en tout cas à propos de *L'homme aux rats*, l'était à partir d'une histoire et d'une histoire « étrangère », c'était un supplice « étranger ».

B. VANDERMERSCH – Chinois, non ?

C. LACÔTE-DESTRIBATS – Enfin oui, sans doute chinois.

R. CHEMAMA – C'est les meilleurs ! (*rires*)

B. VANDERMERSCH – Et raconté par un capitaine cruel.

C. LACÔTE-DESTRIBATS – dans *Les lois de l'hospitalité*, il s'agit d'accueillir aussi quelqu'un « d'étranger », n'est-ce pas ? C'est-à-dire qu'il y a déjà cette imaginisation de l'Autre, par le récit exotique, ou par l'étrangère qu'on invite. Ce que tu nous as raconté, en effet, c'est l'épopée de la constitution de l'Autre, et c'est intéressant. Effectivement la notion d'Autre dans sa limite,

c'est le Réel impossible, mais c'est tout le chemin qu'on essaie de construire, avec toutes les dimensions qui permettent de cadrer un petit peu la question de l'autre même imaginativement ou symboliquement. Mais on n'a pas abordé vraiment le symbolique.

R. CHEMAMA – Oui alors, on essaiera de penser aux choses qu'on laisse un peu sur le côté. On peut peut-être se donner une ou deux questions s'il y en a dans la salle ? Ensuite on prend le café... et puis laisser Bernard avoir du temps !

INTERVENANT – Est-ce que vous pourriez juste revenir sur la question de Thomas qui veut aller loin, par rapport à son amie ?

R. CHEMAMA – Ah non, ce n'est pas lui, c'est son amie qui dit, et là aussi c'est un peu étrange, qu'elle ne peut se rapprocher de lui qu'en s'en éloignant infiniment !

INTERVENANT – Donc vous avez parlé d'une topologie particulière.

R. CHEMAMA – Ah oui mais ça je ne sais pas !

INTERVENANT – Quelle est la différence dans ce cas-là avec la loi de l'hospitalité ? Parce que je trouvais qu'il y avait un lien quand même, le fait de la donner pour s'en rapprocher.

R. CHEMAMA – Oui, sauf que dans un cas quand même, justement le sujet des *lois de l'hospitalité* s'imagine être l'autre, l'invité, qui franchit la porte, c'est-à-dire là qui entre dans la pièce, donc justement puisque on parlait de porte tout à l'heure, alors que là l'idée plutôt d'un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur qu'il n'y a pas, bien au contraire, dans cette idée que c'est en s'éloignant infiniment qu'on se rapproche.

B. VANDERMERSCH – C'est le même mouvement !

INTERVENANT – Est-ce qu'il faut passer par l'extérieur pour trancher ?

R. CHEMAMA – Ah oui, peut-être, alors à ce moment-là il faudrait essayer de penser l'identité structurale de choses qui sont apparemment très différentes. Qui sont l'amour d'une certaine manière le plus pur et le jeu pervers.

B. VANDERMERSCH – Ce qui est étrange dans le cas de Anne, c'est qu'il faudrait qu'elle soit radicalement Autre pour être au plus près de lui, mais... Lacan dirait même qu'on serait dans l'Autre qu'on ne l'aurait qu'amputé de l'objet, c'est-à-dire que l'objet est à la fois absent du sujet et de l'Autre, alors

c'est ça qui est étrange, c'est l'idée que si j'étais donc infiniment loin, donc à la place de cet Autre, place divine on va dire, je ne l'aurais pas pour autant, puisque l'objet cause du désir est séparé tout autant de l'Autre que du sujet.

R. CHEMAMA – Ça c'est une autre question ! Valentin ?

V. NUSINOVICI – Sur la question d'aller le plus loin possible, je sais plus si c'est dans ou vers la réalisation du fantasme.

R. C. – S'avancer le plus possible sur le chemin de la réalisation du fantasme.

V. NUSINOVICI – Parce que, aller jusqu'au bout, c'est l'abolition du sujet.

R. CHEMAMA – Oui. Oui.

V. NUSINOVICI – Et le point où il en est là, c'est un point, il me semble, où l'objet est bien la lettre, mais il y a aussi une dualité imaginaire.

R. CHEMAMA – Oui. Enfin, est-ce que la réversibilité est imaginaire ?

V. NUSINOVICI – Se dévorent l'un l'autre.

R. CHEMAMA – Oui, oui !

V. NUSINOVICI – Alors c'est là le point jusqu'où on pourrait aller, parce qu'au-delà si c'est réel, c'est l'abolition du sujet.

R. CHEMAMA – Absolument, je suis d'accord avec toi.

B. VANDERMERSCH – Ce qui est intéressant dans ce que tu dis Valentin, c'est que tu ramènes dans l'objet petit *a* la dimension qui aurait été exclue, secondairement par Lacan, du spéculaire.

V. NUSINOVICI – Je ne sais pas si c'est dans l'objet, mais dans la lettre, tel que Blanchot écrit, oui.

B. VANDERMERSCH – Oui, là il y a du spéculaire.

V. N. – Du spéculaire, et c'est ce rapport spéculaire qui est horripilant.

B. VANDERMERSCH – Oui.

V. N. – Ce n'est pas là ce qui représente le Réel, beaucoup plus difficile à saisir.

R. CHEMAMA – D'accord, mais à condition de voir qu'il y a aussi un jeu sur le spéculaire qui le déshorripilante en quelque sorte.

QU'APPELONS-NOUS FANTASME ?

V. NUSINOVICI – On est comme à la limite du réel et de l'imaginaire, puisque l'objet apparaît dans la réalité comme lettre, alors que nous savons que le spéculaire ne tient que si l'objet *a* n'apparaît pas.

B. VANDERMERSCH – Et puis on est dans un texte littéraire, c'est-à-dire que c'est très maîtrisé tout ça.

R. CHEMAMA – Oui mais il y a des textes qui font quelque chose tout de même ! Bon, on s'arrête un moment.